

Le Courrier, 11 novembre 2022

## Utopie en prison

Leonardo Di Costanzo signe un brillant huis clos, où la fraternité retrouve ses droits derrière les barreaux.

Mathieu Loewer

Au petit matin, dans une vallée isolée d'Italie, la brume entoure une vieille prison du XIXe siècle, vaste édifice vétuste à l'architecture panoptique en cours de démantèlement. Lorsque le transfert des derniers détenus est reporté de quelques jours, une douzaine de gardiens sont laissés sur place avec autant de prisonniers à surveiller. Ceux-ci en profitent aussitôt pour se rebeller. Refusant les plats préparés qui leur sont servis en cellule, ils menacent d'entamer une grève de la faim. Pour éviter que la situation dégénère, le commandant Gaetano (Toni Servillio) va devoir négocier et transiger avec les règles de sécurité...

Réalisateur napolitain venu du documentaire, Leonardo Di Costanzo avait abordé la mafia par la bande, dans un long métrage qui refusait les élans romanesques du film de gangsters (*L'Intruse*, 2017). Il nous parle maintenant de la prison, dans un film qui rompt avec les canons du thriller carcéral. Certes, *Ariaferma* («air immobile») joue sur le suspense inhérent au genre, faisant redouter un inévitable incident – révolte, mutinerie, règlement de comptes ou évasion –, mais l'essentiel est ailleurs: dans le flottement créé par ces circonstances exceptionnelles, dans l'évolution des relations entre détenus et surveillants livrés à eux-mêmes. Contre toute attente, rappelés à leur humanité, les uns et les autres vont former une éphémère et fragile communauté.

Comme nous sommes en Italie, celle-ci se noue sans surprise autour de la nourriture, quand Gaetano donne les clés de la cuisine au vieux mafieux taiseux Lagioia (Silvio Orlando), pour qu'il prépare les repas. Elle culminera dans une superbe cène à la lueur des lanternes, où même le paria Arzano, sénile et pédocriminel, sera convié. Ainsi résumée, la parabole semble à peine crédible et peu subtile. Elle est pourtant bien amenée, par un scénario sans coups de force et des personnages bien écrits, par une mise en scène et une musique qui entretiennent toujours la tension. Le cinéaste orchestre en outre un fascinant face-à-face entre deux des meilleurs comédiens du cinéma italien, deux sphinx qui se toisent, rivalisant de retenue dans leur jeu. Le propos du réalisateur en devient alors une évidence: «*Ariaferma* ne parle pas des conditions de détention dans les prisons italiennes, mais plutôt de l'absurdité de la prison elle-même.»